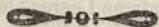


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (5<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (5<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Un peu d'activité commence à renaître dans nos principales maisons; les vacances et la cessation des grandes chaleurs ont multiplié les réunions: on a beaucoup dansé aux environs de Paris depuis quinze jours, on a encore dansé en plein air avec cette gaieté et cet entrain qu'ont plus que tous les autres les bals d'été, plus intimes que ceux de l'hiver. On a aussi joué la comédie en plus d'une villa, et quelques heureux essais ont été faits même dans le domaine de l'opéra-comique, mais aucun encore aussi heureux que celui qu'a tenté dernièrement à Bièvre madame R. de Beau..., et dont nous avons dit un mot à nos lectrices. Plusieurs toilettes charmantes et toutes nouvelles ont été remarquées à cette jolie fête; citons d'abord celle de mademoiselle Favart de la Comédie française, qui a reçu des éloges universels. Mademoiselle Favart portait une robe de taffetas citron légèrement traînante, faite en forme Louis XV et garnie de ruches à la vieille; le tablier, citron comme la jupe, était couvert de grosses ruches de crêpe citron alternant avec des bouillons de tulle blanc; des pensées de velours violet étaient nichées dans les bouillons, et se groupaient en bouquets sur les côtés de la jupe; le corsage était entièrement bouillonné par devant, et couvert de traînes de pensées partant des épaules. Madame de P... avait une robe de tulle blanc couverte par trois volants de point à l'aiguille; sous le volant couraient trois minces rubans ce-

rise, et un gros bouillon de tulle piqué de nombreux petits nœuds du même ruban dépassait un peu le volant; le corsage avait une berthe bouillonnée couverte des mêmes petits nœuds, et garnie de point à l'aiguille; les manches, très-touffues, étaient surmontées d'un nœud abondant formé d'un flot de petit ruban cerise; le même nœud se reproduisait au creux du corsage. Ces deux toilettes sortaient de la maison Fauvet, qui tend de jour en jour à prendre la tête de l'élégance, et qui y peut prétendre à bon droit rien qu'en montrant la liste des noms qu'elle compte dans sa clientèle; l'élite des arts et de l'aristocratie y a de nombreux représentants, et la modération de ses prétentions jointe à son goût incontestable ne peut qu'accroître toujours ses succès. Il nous a été permis de voir quelques-unes des robes qu'elle vient d'expédier à la princesse Goup..., en ce moment à Bade; l'une, pour le soir, est en taffetas blanc brodé au plumetis d'un léger semis de soie paille; elle a deux jupes; la seconde est garnie d'un effilé à grelots fait en paille, et ouverte par une quille de taffetas blanc uni, sur laquelle monte comme une espèce de spirale faite avec une légère passementerie de paille mélangée de petite chenille noire, et bordée de dentelle noire; au bord de la quille s'étage une ruche à la vieille ornée de petits grelots paille et chenille noire. La délicatesse de la passementerie et des agréments de paille ne peut se décrire, l'effet original et gracieux qu'ils produisent peut encore moins l'être, il nous faudra donner la gravure de cette charmante robe à nos lectrices pour qu'elles puissent l'apprécier. Le corsage rappelle naturellement les quilles, il est couvert de ruches alternées avec des passementeries et de la petite dentelle noire; les manches sont fermées d'un simple jockey rond, de cette forme qu'on appelle fort justement *abat-jour*, et lequel jockey recouvre trois bouillons de tulle que retient un nœud de fleurs des champs et d'épis; plusieurs épis sont mêlés aussi aux ruches des quilles, et une guirlande *moissonneuse*, de celles que réussit si admirablement madame Tilman, est destinée à achever cette délicieuse toilette. La seconde robe de la princesse, robe de dîner et de petite soirée, est en taffetas bleu de Chine à deux jupes; la première unie, la seconde portant une quille de taffetas blanc, où s'épanouit une magnifique guirlande chinée;



le corsage, décolleté, a pour berthe une guirlande pareille, quoique de plus petite dimension. Ces fleurs si variées de tons font sur ce fond uni et bleu un effet très-piquant, qui n'altère cependant pas le cachet de simplicité de la robe. La troisième robe, convenable pour la promenade et les visites, était en taffetas chiné sur fond gris tourterelle; une série de petites barres alternant avec une fine guirlande de camaïeux de différents tons de bois formait un ensemble de nuances très-harmonieuses; la première jupe était simple, la seconde s'ouvrait par une quille de taffetas uni, sur laquelle se dessinait avec de la dentelle noire, haute de trois doigts, une grande dent pointue; à la naissance de chaque dent étaient posés neuf petits velours bois terminés par une petite boucle; les bords de la quille sont formés par deux rangs de dentelle noire posés à plat et des petits velours. Cette robe, ainsi que toutes celles qui faisaient partie de cet envoi, sont d'une distinction exquise, et ne pourront que consolider la réputation que possède déjà dans les cours étrangères la maison Fauvet, qui y a une si belle clientèle.

La saison permet encore de porter du blanc; les femmes élégantes le préfèrent à tout, et ont bien raison. Madame Payan s'est bien aperçue dernièrement, par les demandes qu'elle a reçues, que les belles dames se fient à la prédiction des cigognes, qui ont pondu deux fois cette année, ce qui annonce, dit-on, la prolongation des beaux jours; les dernières toilettes blanches composées par madame Payan ne sont en rien inférieures à toutes ses belles inventions de l'été; elle vient de terminer pour la comtesse de Cy..., en ce moment à Vichy, un peignoir habillé d'une nouveauté charmante. Ce peignoir a deux hauts volants brodés surmontés de bouillons où passe un ruban bleu; la forme de ce volant est très-exceptionnelle: il est à larges dents au bas et à larges dents en haut; un lorange couché et arrondi des bouts, formé avec de beaux entre-deux de valenciennes, est placé dans le creux de chaque dent, et y fait un merveilleux effet. La casaque, garnie d'un volant, reproduit cette disposition originale. Nous ne disons rien des broderies: leur finesse, leur perfection, le choix parfait des dessins reproduits, tout fait de cette parure une des plus jolies toilettes de petit bal qu'une femme riche et élégante puisse choisir. Du reste, il faut le dire, personne ne possède comme madame Payan l'art d'introduire le luxe et la fantaisie dans cette industrie, naguère si peu compliquée, de la lingerie; elle lui a donné ainsi ce qui semblait lui manquer toujours, et elle a assigné au blanc une place qui s'élève chaque année; aujourd'hui, sur cinquante femmes réunies le soir, on en compte une quarantaine qui sont vêtues de blanc, et l'ensemble du coup d'œil des bals d'été y gagne; nul doute que le soin et le goût apportés par de grandes lingères comme madame Payan dans leurs confections n'aient été pour beaucoup dans ce résultat.

On ne danse pas tous les soirs, même aux eaux; on

ne danse quelquefois pas du tout à la campagne; il est alors agréable d'avoir un passe-temps pour les soirées qui commencent à s'allonger, ou même pour les journées de pluie qui viendront après ce bel été. Aucune occupation n'est plus familière aux femmes que la tapisserie; toutes ou à peu près en font à leurs heures de loisir, et malheureusement toutes n'en font pas avec un égal succès; bien souvent on voit une dépense d'application et de temps considérable faite en faveur d'un bien médiocre résultat. Que de damiers monotones, que de fleurs à tons criards, à formes disgracieuses, que de chiens impossibles, cloués sur des coussins ridicules, ne voit-on pas dans les intérieurs les plus honorables! Car toutes les femmes ne savent pas choisir, et toutes n'arrivent pas à cet ensemble harmonieux qui est le mérite d'une belle tapisserie.

Il y a un moyen sûr de ne jamais hasarder sa peine et sa réputation de femme de goût, c'est de ne prendre ses modèles que dans les maisons les plus habiles et les plus connues pour la perfection et le choix de leur produit; parmi celles-là, nous indiquerons en première ligne la maison de madame Legras: les modèles qu'elles y trouveront seront toujours d'un goût irréprochable, et leur variété leur permettra de faire un choix bien raisonné: fleurs, animaux, dessins turcs, arabes, gothiques, à teintes plates, ou à tons nuancés, madame Legras leur offrira un assortiment admirable où se trouveront représentés tous les styles et toutes les époques. Par le discernement et l'habileté qu'elle montre dans l'exécution de ses modèles, madame Legras prouve qu'elle a fait une véritable étude de tous les genres d'ornementation, et qu'il y a en elle de l'artiste véritable; nous n'avons du reste qu'à rappeler le magnifique meuble Pompadour qui fut exécuté chez elle pour le boudoir de la marquise de Loulé, meuble qui a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu, pour que nos lectrices aient immédiatement autant de confiance en son goût pour choisir les dessins qu'en son habileté pour les exécuter.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Toilette de la petite fille.* — Robe de piqué blanc à bandes brodées de bleu; casaque pareille; chapeau bergeronnette en paille d'Italie, orné de velours noir et de fleurs mêlées; pantalon de nansout brodé; manches et col pareils; bottines de satin français gris à talons; gants de chevreau.

*Toilette du baby.* — Robe longue de percale, ouverte sur le devant, et garnie de chaque côté d'une haute bande brodée; grande pèlerine formant talma, garnie de la même bande; petite pèlerine pareille re-



tombant sur la première; chapeau *baby* en taffetas blanc piqué, orné de blonde blanche et d'une petite ruche bleue.

*Toilette de la mère.* — Robe de chambre de reps façonné bleu de Chine, doublée de soie blanche; elle est ouverte du haut en bas, et bordée d'une guipure à dents rondes, autour de laquelle est posée une petite ruche de ruban bleu; la manche, ouverte à la grecque, est garnie de la même manière, la guipure et la ruche sont reproduites sur la manche depuis l'épaule; une grosse cordelière de soie bleue sert de ceinture; le jupon de nansout est couvert de petits volants de guipure pareille à celle de la robe de chambre; les manches de dessous sont en mousseline unie bouillonnée, ornées de petits nœuds bleus; bonnet en guipure mêlée de dentelle noire et de nœuds bleus.

#### Détails du patron.

CASAQUE-MANTEAU, MODÈLE DE LA MAISON FAUVET.

Ce pardessus, qui tient le milieu entre le manteau et la casaque, se fait en peluche de laine, en velours ou en drap; les manches, comme l'indique le patron, ne sont pas détachées par derrière; le dos marque la taille à volonté à l'aide d'un ruban qui est fixé à l'intérieur, dans le dos, et qui vient s'attacher par devant. On le garnit très-simplement d'un velours ou d'un galon, et on pose de chaque côté du dos, à l'endroit de la taille, un bout de bel effilé haut d'environ quinze centimètres, et long d'environ vingt-cinq (plus ou moins, suivant la grosseur de la personne). Cet effilé ne fait là qu'ornement, et a pour objet d'arrêter le regard à l'endroit où la taille est marquée. On ferme cette casaque par des brandebourgs, ou tout simplement avec de gros boutons de velours ou de nacre.

#### Explication de la planche de dessins du mois de septembre.

N° 1. — Riche dessin demandé pour volant, à broder en application de nansouk sur beau tulle de Bruxelles.

N° 2. — Diminutif du n° 1.

N° 3. — Très-joli dessin à broder entièrement au point de feston. On peut l'employer pour mantelets, pour robes et fichus divers.

N° 4. — Diminutif du n° 3.

N° 5. — Entre-deux du n° 3.

N° 6. — Quart de mouchoir, à broder au plumetis sur très-belle batiste.

N° 7. — Très-riche coin de mouchoir, plumetis et point d'armes. Ce dessin se ferait mieux et plus facilement au métier.

N° 8. — Autre coin de mouchoir, à broder également au plumetis et au point d'armes.

## MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

### RUBANS GAUFRÉS.

**M. L. Desterbecq**, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau.

### FLEURS EN PAPIER.

**Madame Traversa**, 184, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

### VÊTEMENTS ET MODES D'ENFANTS.

**Maison Pauline Royer**, 186, rue de Rivoli.

### MODES.

**Mesdemoiselles Romain**, 48, rue de la Chaussée-d'Antin.

### BRODERIES, TAPISSERIES, ARMOIRIES.

**Madame Legras**, 350, rue Saint-Honoré.

### FLEURS.

**Madame Pitrat**, 23, rue de Grammont.

### LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

**Madame Payen**, 43, rue Vivienne.

## LOUISE.

(SUITE.)

### LOUISE A FRANTZ.

Par l'une de ces inconséquences naturelles à l'amour, au moment où je vous promettais, cher Frantz, de ne point écrire à Albert, je lui écrivais. Mais Dieu m'a soutenue. Que voulez-vous, le courage, que les cœurs froids ou autrement organisés que les nôtres nous préchent, n'est pas toujours à nos ordres! S'il en était ainsi, le mal disparaîtrait de la terre, car il y a peu d'individus qui le feraient sciemment, du moins je le pense.

Après une longue rêverie, et un retour vers les années heureuses que j'ai comptées, en remontant la chaîne des événements, je me retrouvai dans le laby-



rinthe, au bord du lac, je revis Albert! J'ai cru entendre ses mêmes paroles, ses serments, mon cœur avait retrouvé cette confiance, cet abandon, ce charme inconnus qui nous dominent et s'emparent de nous aux premiers mots d'amour. Je lui répondais, ma plume courait sur le papier, chargée de douleurs, des amertumes de l'absence, mon pauvre cœur avait oublié son rôle de femme mariée, il s'épanchait en regrets, il laissait tomber sa charge habituelle, enfin il respirait, revivait d'une vie nouvelle, passionnée; il débordait tout entier, il retrouvait le bonheur, l'amour partagé, sans bornes, sans fin; il oubliait tout, tout au monde, mon bon Frantz, même vous! Et c'est pour cela sans doute qu'il oubliait si bien!... Tout à coup un tressaillement inconnu ébranla mes entrailles, j'étais mère!... Alors tout mon rêve s'effaça! Un sentiment nouveau venait de naître en moi. L'amour maternel prenait son droit de cité.

Je jetai ma lettre au feu!...

Me voici régénérée. — Une force inconnue circule en mes veines, je ne suis plus seule sur la terre, — mon enfant m'a sauvée des conseils du désespoir. — Je ne puis cependant m'empêcher de regretter la cruauté de ma destinée. Cet amour que je cache au fond de mon âme, sans pouvoir l'anéantir, si j'avais pu le répandre tout entier, au grand jour, sur celui que j'aime? Et cet autre amour plus ardent encore, plus vivace, indestructible, qui s'agrandit à ce point qu'aucune limite ne lui peut être tracée, l'amour maternel, reporté de l'époux à l'enfant, et de l'enfant à l'époux? C'étaient là, Frantz, des émotions que le ciel lui-même m'eût enviées!...

Vous me demandez des nouvelles d'Albert, et vous avez l'obligeance d'ajouter qu'il est gai et boit le punch à merveille. Vous auriez pu m'épargner cette dernière image, elle me déplaît, et blesse même l'idée que je m'étais faite de la nature de ses regrets. Vous avez raison, mon ami, les hommes manquent envers nous de sincérité. L'amour ne les préoccupe jamais autant que leurs plaisirs ou leurs affaires. A l'entendre, il allait mourir! Quinze jours après, une compagnie de soudards anglais m'effaçait de son souvenir pendant des heures entières!... Adieu, je me sens humiliée, et je m'en veux de l'aimer quand même! Décidément, les femmes sont quelquefois lâches par excès de cœur!... Je ne veux plus que vous m'en disiez un mot, je veux l'oublier...

FRANTZ A LOUISE.

Vous ne voulez plus entendre parler de lui, ma chère Louise; ne vous ai-je pas dit que cela arriverait?

Pauvre Louise! vous croyez à la perfection, hélas! dussé-je encore vous donner une désillusion, je dois vous dire qu'il est très-rare que de grandes qualités marchent toutes seules, elles s'appuient presque toujours sur des défauts, bien heureux quand ce ne sont pas des vices!

L'intelligence et le génie, qui participent le plus de la nature divine, ont nécessairement des attaches terrestres; ils subissent la loi de notre double nature. Tout ce qui touche à la terre en porte la marque. Ainsi nos pieds, qui soutiennent l'édifice humain, ont besoin d'être vêtus pour n'être pas souillés!

Si grands, si élevés que soient le génie et l'intelligence, ils ne sont compris des multitudes qu'à la condition d'être à leur portée. La lumière qu'ils répandent attire leurs regards... bientôt après elles remontent vers le rayon lumineux qui vient du ciel, et le génie est expliqué!

Acceptez donc, chère Louise, les hommes comme ils sont faits. — Ne condamnez pas Albert pour un verre de punch, peut-être bu tout bas à votre santé! Vous avez eu un mouvement de jalousie mal placé. — Aimez les gens pour eux, mon enfant, c'est la vraie charité. — Si je vous disais qu'Albert est en grand danger, vous seriez folle de douleur. — Quand il reprend l'usage de toutes ses facultés, ce qui n'en amoindrit aucune chez les êtres bien organisés, vous lui en voulez! — Qu'avez-vous fait de votre habituelle bonté, Louise?

Je vais quitter Constantinople. — J'ai vu l'Orient. Il n'est pas, comme d'autres pays, facile à juger. Un coup d'œil ne suffit pas à le voir. Le voyageur qui veut étudier ses mœurs doit se poser pour règle la patience. Vivant à l'affût, saisissant au passage un geste, une action, glissant son regard aux portes entrebâillées, et peu à peu on arrive à comprendre et à aimer la vie contemplative, le paradis de Mahomet et les rêves d'or qui naissent de la fumée du latakié, réelle poésie d'un pays qui déplaît d'abord, mais qui charme ensuite quand on y vit de cette existence rêveuse, méditative, silencieuse et toute d'ivresse...

Adieu, ma bonne Louise, avec vous, je remercie Dieu qu'il ait écarté la faute que vous alliez commettre d'écrire à Albert. Je suis plus heureux que vous ne le pouvez penser du bonheur qui vous attend. Qu'il soit le gardien de vos pures et chastes pensées, et l'appui de votre âme.

ALBERT A FRANTZ.

Vous vous attendez, cher Frantz, à des détails intéressants sur le chemin que je parcours? Hélas! je viens vous demander merci, je ne vois plus rien, à mesure que le rapide sillage de la corvette m'emporte et m'éloigne de vous, je sens la tristesse redoubler, et, au lieu de considérer l'espace, c'est en dedans que je regarde, mon âme est brisée! Je n'avais pas imaginé à quel point une douleur vraie peut dominer un homme. En vain j'appelle à moi toutes mes virtualités, tout m'échappe! J'essaye alors de considérer ce qui se passe autour de moi. Je vois agir des hommes, mais que font-ils? Où vont-ils? Je ne le sais pas. Il ne faut rien moins que l'ordre souverain du commandant pour que je me retrouve en possession de moi-même, ce qui n'ar-



riverait pas, si je n'étais responsable de la sûreté de l'équipage.

Cependant il est impossible de ne pas s'apercevoir que Gorée est un affreux rocher. Plus de palmiers verts, plus de coteaux tapissés de vignes comme on en voit à Ténériffe. Plus rien, pas un brin d'herbe, une île de pierre, que brûle un soleil au zénith. La dysenterie, la fièvre jaune, une chaleur à rendre fou, des nègres sales et nus, voilà Gorée, le point le plus sain de la station du Sénégal!

Une seule chose a pu apporter une trêve à mes maux, c'est une chasse sur le continent africain. Quelle force dans la végétation! Quelle admirable nature! Deux jours passés devant ces merveilles impressionnent plus l'esprit que la contemplation de tous les monuments du monde! Si j'avais plus de courage, je vous raconterais ma chasse au milieu des forêts vierges, toutes remplies de palmiers et de cet arbre immense que l'on nomme baobab. Mais je suis à bord, j'ai retrouvé ma chaîne et son poids que rien ne soulève, pas même le désir de vous être agréable, cher Frantz, ce que je ne me pardonne pas, quand je songe à votre touchante bonté! Je suis malade, ayez pitié de moi...

Il me semble qu'il y a déjà des années que j'ai quitté la France. C'est que j'ajoute au temps déjà compté tout le temps qui se doit écouler encore avant le retour dans la patrie!...

Daignez me dire en quel état de santé se trouve madame d'Escars, dites-moi si vous lui avez entendu prononcer le nom de l'absent, et mettez tous mes hommages à ses pieds. Triste dédommagement d'un cœur tout à elle!...

Adieu, mon cher ami, j'ai hésité à vous envoyer cette lettre si peu intéressante, mais j'ai senti que je n'ai pas le pouvoir d'en faire une meilleure, tant je suis anéanti par la tristesse que me cause l'absence, absence qui sera éternelle, puisque tout m'ordonne de fuir Louise! Plaignez moi et surtout aimez-moi!

LOUISE A FRANTZ.

Je me garde bien de vous remercier de votre dernière lettre, Frantz, elle abuse presque du droit que je vous ai laissé de redresser mes torts. Quant à ceux, très-réels, d'Albert, vous les excusez! C'est dans l'ordre, tous les hommes se soutiennent entre eux. Il est incontestable que vous avez, parmi vos qualités, l'esprit de corps.

Les femmes, au contraire, quand elles sont réunies, se déchirent à belles dents, et, loin de jeter un voile protecteur sur les faiblesses inhérentes à leur nature, elles ne sont heureuses, ravies, que lorsqu'elles sont parvenues à se hisser tout au haut d'un échafaudage de noires ingratitude, de lâches calomnies, d'où elles appellent la renommée aux cent voix, afin que nul n'en ignore! Inconséquence profonde, qui les diminue

toujours, qui les abaisse même dans l'opinion de celles qui leur font chorus!...

Ne pensez-vous pas, mon ami, que la charité a été instituée uniquement pour donner à la femme un bonheur de plus sur la terre?...

Cette largesse de Dieu est à chaque heure méconnue. Que de femmes dans le monde ont le titre de charitables et ne sont que riches! Combien soulagent des misères avec de l'argent, et qui peut-être, à la même heure, tuent avec leur langue un pauvre être légèrement, injustement accusé!

J'ai beaucoup de peine à m'expliquer clairement cette foule de sottises que je vois faire la plupart du temps par des gens que l'on dit sensés. Pourquoi se donner tant de mal pour déguiser toujours la vérité? Chacun pense et dit tout bas ce qu'il nie tout haut. D'où vient donc cette couardise de tous qui fait accepter comme une chose bonne une mauvaise chose? Où se sont réfugiés le courage, la vaillance à soutenir l'étendard des lois divines, les seules vraies?... Pour qui les sent bien, ces lois sont douces, simples, droites; elles se résument en ces belles paroles: — Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit.

Je m'arrête ici, cher Frantz, mais c'est par pure discrétion, car j'en ai bien gros sur le cœur de tout ce que je vois faire autour de moi qui n'a pas le sens commun!...

Ma lettre va courir après vous, vous avez oublié de me donner votre nouvelle adresse. Votre secret au sultan doit être dit? Revenez donc, ce ne sera jamais assez tôt pour votre sœur, votre amie.

FRANTZ A ALBERT.

Nous sommes si éloignés l'un de l'autre, cher Albert, que je ne veux pas perdre une minute sans vous répondre.

Vous me priez d'avoir pitié de vous. Vous n'aviez pas besoin de cela pour que mon cœur y fût disposé. Oui, je vous plains, mon jeune ami, car je suppose qu'aucun mal ne se peut comparer à un amour sans espérance, surtout quand il est, comme le vôtre, noble et sérieux. Essayez, à force de volonté, à porter vos pensées sur de nouveaux sujets d'étude; le travail est en vérité le meilleur consolateur; s'il ne donne l'oubli, il donne du moins le courage, le repos et le calme de l'âme, peu à peu elle reprend toutes ses virtualités.

D'ailleurs les malheurs irréparables, selon moi, sont les plus tôt réparés, croyez-le. Nul ne peut longtemps lutter contre l'impossible.

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)



**ALAMONTADE.**

(SUITE.)

## VIII.

Pendant que je partageais ainsi mon temps entre les lettres et l'amitié, ni les deux fenêtres ni le balcon du palais de Sonnes n'étaient oubliés. M. Bertollon m'avait déjà plusieurs fois offert de changer ma mansarde contre une autre chambre avec un riche ameublement et une vue gaie et étendue; mais, quand il m'eût offert son plus beau salon et la vue du paradis du Languedoc, je n'aurais pas cédé ma mansarde.

Le hasard, car mon excessive timidité m'empêchait de demander les moindres renseignements, le hasard m'apprit que la famille de Sonnes devait revenir de Nîmes dans quelques semaines, et qu'elle était en grand deuil à cause de la mort récente de la sœur de Clémentine.

Mais les quelques semaines et trois mois se passèrent, et la famille de Sonnes n'était point de retour. Aucun hasard ne m'en apprit davantage. Je continuai à me taire et à cacher les sentiments de mon cœur; seulement, lorsque je pinçais de la harpe, mes regards étaient toujours fixés sur le balcon.

Les vacances arrivèrent. Je partis aussitôt pour Nîmes, dans l'espoir d'y être plus heureux. En passant devant la maison de campagne, près de la Vidourle, je m'arrêtai. Tout était fermé, quoique les champs et les collines fussent couverts de moissonneurs et de vignerons. Je cherchai sous les châtaigniers la place merveilleuse où la fiction et la réalité s'étaient mêlées un jour pour moi d'une manière si ravissante; je m'étendis sous le feuillage, à la place même que le pied de Clémentine avait consacrée en y touchant. J'étais accablé d'amour et de douleur. Je baisai le sol sacré qui avait porté alors tout ce que le monde renfermait pour moi de plus précieux.

Ce fut en vain que j'attendis l'angélique apparition. Je ne quittai ce charmant endroit que le soir, lorsque la plaine était déjà dans l'obscurité, et que les sommets seuls des Cévennes étaient dorés des derniers rayons du soleil couchant.

M. Étienne, la bonne mère, avec Antoinette, Marie et Susanne, ses trois filles, me reçurent avec la joie la plus touchante. Je me sentis serrer sur chaque cœur, muet de bonheur, sans savoir par qui j'étais le plus tendrement aimé, et qui j'aimais moi-même davantage. J'étais le fils et le frère de la famille, j'étais chez moi et faisais toute leur joie.

« Oui, tu es toute notre joie, s'écria M. Étienne avec émotion; tu es l'espoir de notre Église. Toutes les

lettres que j'ai reçues de Montpellier s'accordent à me louer ton application, et parlent de l'estime que te portent tes maîtres. Continue, continue, Colas, à te fortifier, car nos souffrances sont grandes, et l'affliction des fidèles n'a pas cessé. Dieu t'appelle. Puisse l'être à qui il confie sa défense briser la puissance de l'antéchrist, et l'Évangile, aujourd'hui foulé dans la poussière, se relever triomphant! »

Les ressentiments de mon oncle s'étaient récemment accrues, après les barbares ordonnances du premier magistrat de la province contre les protestants. Le maréchal de Montreval résidait à Nîmes, et il était d'autant plus puissant et redouté qu'il possédait la confiance illimitée du roi; les menaces contre les calvinistes passaient de bouche en bouche, les enfants mêmes les répétaient dans les rues.

Pour moi, j'étais agité d'un autre souci. En vain je passai et repassai tous les jours devant la maison de M. Albertas, en vain j'allai à l'amphithéâtre; Clémentine ne se montrait nulle part.

Je rencontrai un matin dans la rue le vieux domestique qui sur l'ordre de madame de Sonnes m'avait reçu dans la maison de campagne près de la Vidourle. Il me reconnut, me serra cordialement la main, et me raconta après mille autres choses que madame de Sonnes et sa fille n'étaient plus à Nîmes depuis plusieurs mois, mais à Marseille, pour se distraire au milieu du mouvement de cette grande ville de la perte d'une fille et d'une sœur tendrement aimées.

Sans aucun espoir de revoir Clémentine même un moment et de loin, je rentrai le cœur triste. La douce attente nourrie pendant toute la moitié de l'année était trompée; je formai le projet d'aller à Marseille, qui n'était qu'à trois journées de marche; et, une fois là, je serais allé de rue en rue, regardant à toutes les fenêtres, entrant dans toutes les églises, assistant à tous les offices. Je n'aurais voulu que la revoir pendant une minute. Ne devrait-elle pas, pour tant de peine, m'accorder un regard d'amitié?

Mais la réflexion renversa bientôt ce plan romanesque. Je n'en étais que plus abattu en entrant dans la maison de M. Étienne.

Je remarquai avec étonnement sur tous les visages une gêne et une inquiétude extraordinaires. La mère vint vers moi, me mit la main sur les épaules et m'embrassa avec un air de compassion. Antoinette, Marie et Susanne me prirent affectueusement les mains dans les leurs, comme si elles voulaient ainsi me consoler.

« Qu'y a-t-il donc? » dit M. Étienne d'une voix forte. Malgré son extérieur recueilli, il y avait en lui quelque chose d'héroïque. « Ne savez-vous pas que le vrai chrétien ne doit jamais être plus dans la joie que lorsque les flots de l'adversité s'amoncellent contre lui? Satan n'a aucun empire sur nous, et la Providence a compté tous les cheveux de nos têtes. Le maréchal n'est pas en dehors de la puissance de Dieu. »





738

## LES MODES PARISIENNES.

Costumes d'enfants de la M<sup>me</sup> Pauline Royer, 22, rue de Rivoli. Robes de Chambre de la M<sup>me</sup> Sauvet, 42, rue de la Harpe. Lingerie de la M<sup>me</sup> Colas, 47, r. Vivienne. Chaussures d'Edouard, 13, rue de la Harpe. Gants et Parfums de Faguer Laboullie, 83, rue de Richelieu.

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal, 20, rue Bergère.







Je témoignais ma surprise de tout ce qui se passait. « Tu as bien raison, Colas, dit le vieillard. Je suis affligé du manque de courage de ces femmes. Le maréchal de Montreval a envoyé ici il y a une heure pour t'inviter à monter demain au château vers les dix heures du matin. Voilà tout. Qu'y a-t-il là que de bien simple ? Si ta conscience est pure, tu peux aller sans crainte trouver le maréchal, quand la cour de son château serait le gouffre même de l'enfer. »

Toutefois un ordre aussi direct et aussi brusque d'un si haut personnage pouvait effrayer la petite famille du meunier. Le maréchal ne se montrait que rarement en public, et encore, quand il le faisait, il était toujours entouré d'une nombreuse escorte d'officiers, de gentilshommes et de gardes. La pompe extérieure des grands exerce sur les esprits peu cultivés plus d'impression que leur puissance.

Ce fut avec des mains tremblantes que la mère arrangea le lendemain ma toilette. Je tranquillisai de mon mieux les pauvres affligées.

« Il est dix heures, dit mon oncle, va avec la grâce de Dieu. Nous prions pour toi. »

Je partis.

Le maréchal de Montreval était dans son cabinet. Après plus d'une heure et demie d'attente, je fus conduit à travers une longue file de pièces jusqu'auprès de lui. Un homme âgé, un peu maigre, très brun de visage, avec des yeux perçants, un air de commandement, s'avança de quelques pas. Le respect des assistants me fit comprendre que c'était le maréchal.

« J'ai voulu vous voir, Alamontade, dit le maréchal, quand j'ai trouvé sur la liste de la faculté de Montpellier votre nom signalé avec tant d'éloges. En cultivant vos talents vous pourrez devenir un homme utile, et je veux m'occuper de votre avenir. Mes encouragements ne doivent pas vous enorgueillir, mais seulement vous engager à redoubler d'ardeur. Je m'informerai plus tard de vous. Appliquez-vous surtout à conserver l'amitié de M. Bertollon, votre bienfaiteur, et dites-lui que je vous ai fait appeler. »

Ensuite le maréchal s'entretint quelques instants avec moi ; il me sembla qu'il me témoignait une satisfaction visible. Je me recommandai à sa faveur, et courus dissiper les inquiétudes de ma famille.

La joie fut grande à la maison. Il fallut que tous les voisins et la ville entière apprissent l'honneur que le maréchal avait daigné me faire.

« Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écria M. Étienne ; c'est Dieu qui conduit le cœur des puissants. Le soleil dissipe les ténèbres, et la croix s'élève triomphante vers le ciel. »

#### IX.

M. Bertollon était à la campagne auprès de sa femme lorsque je revins à Montpellier. Ce ne fut pas sans émotion que je me retrouvai dans ma petite

chambre devant la couronne desséchée. Je soupirai le nom de Clémentine en baisant ces fleurs autrefois si brillantes et si fraîches dans ses mains. La pensée de mon espoir déçu me fit venir aux yeux des larmes dont j'avais honte, mais qui me soulagèrent.

La couronne et le petit coin de la maison de Sonnes furent encore pendant tout l'hiver les témoins de mon amour, de mes joies et de mes espérances. Peut-être reviendra-t-elle à Montpellier au printemps, me disais-je en regardant le palais qu'elle devait occuper.

Soudain il se montra à l'une des fenêtres les plus élevées une forme de femme, toute vêtue de noir et le dos tourné de mon côté. Mon sang se glaça, ma respiration s'arrêta et mes yeux s'obscurcirent. Quelque chose me criait en moi : « Ce ne peut être que Clémentine ; » mais j'étais presque sans connaissance près de la fenêtre, et je n'avais ni le courage ni la force de regarder pour m'en convaincre.

Lorsque j'eus repris mes sens, je me levai et jetai en tremblant un regard sur la maison vis-à-vis. Une figure était tournée de mon côté, mais elle était couverte d'un voile noir, dans les plis duquel jouait le vent. Je vis Clémentine, et dans un moment où je semblais déjà avoir attiré son attention.

Je baissai les yeux. Je sentis dans mes veines comme un feu inconnu. Je crus que j'allais mourir ; et, quand je regardai encore une fois, elle avait disparu de la fenêtre, mais moi je la voyais toujours.

C'est elle, disait en moi comme une voix retentissante, et je me trouvais sur des hauteurs inconnues de félicité terrestre, seul avec Clémentine, ne voyant plus que d'une vue spirituelle les images qui flottaient entre elle et moi. Un éclat d'or inondait les sombres murs, et une mer de fleurs ondulait sur les toits nus. Le monde au-dessus de moi n'était plus qu'un nuage lumineux. Clémentine semblait jouir de la vie éternelle, et j'étais auprès d'elle, enivré d'un ravissement infini.

« Ah ! de quelle félicité est capable le cœur de l'homme ! m'écriai-je en tombant à genoux les mains levées vers le ciel. O mon Dieu, quelle heure tu m'as réservée. Oh ! qu'elle soit éternelle, qu'elle soit éternelle ! »

#### X.

C'était Clémentine. Le soir, les fenêtres étaient éclairées et je vis passer son ombre. Quand toutes les lumières furent éteintes, je pris ma harpe, et tous les sentiments dont mon âme était pleine s'exhalèrent en harmonie.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)



## PÉTIT COURRIER.

M. Legouvé a dit à la séance solennelle de l'Académie une charmante pièce de vers qui a excité les applaudissements unanimes de l'assemblée d'élite devant laquelle il se trouvait; nous les reproduisons avec la certitude qu'ils ne perdent rien à être lus.

L. D'A.

## LES DEUX MISÈRES.

Pâles et frissonnant auprès d'un clair foyer,  
Deux malades, un jour, se contaient leurs misères,  
Que leur jeunesse, hélas! leur rendait plus amères :  
L'un est oisif et riche, et l'autre est ouvrier;  
Mais ils souffrent tous deux, les voilà presque frères.

AMAURY.

Quel est donc votre mal?

MARCEL.

Je m'éteins.

AMAURY.

Comme moi!

Depuis combien de temps?

MARCEL.

Depuis deux ans.

AMAURY.

Pourquoi?

MARCEL.

Pour avoir eu trop faim, monsieur.

AMAURY.

Moi, misérable!

Moi, pour avoir passé de longues nuits à table.

MARCEL.

Avec un médecin je guérirais, je crois.

AMAURY.

Un médecin? hélas! je meurs, et j'en ai trois.

MARCEL.

Deux ans de maux, et rien pour me venir en aide!

AMAURY.

En deux ans, pas un jour sans un nouveau remède!

MARCEL.

Si pour me plaindre, au moins, j'avais une heure à moi!

AMAURY.

Vingt-quatre heures par jour, pour s'occuper de soi!

MARCEL.

Oh! monsieur, la misère!

AMAURY.

Oh! Marcel, la richesse!

MARCEL.

Pouvez-vous comparer vos maux à ma détresse?

Vous respirez, du moins... moi, je ne le peux pas,

Car, jusques à l'air pur, tout s'achète ici-bas;

Vous avez, vous avez l'allègement suprême,

Ce qui jette un sourire au front du mourant même,

Ce qui guérit parfois et soulage toujours,  
Le soleil!... O chaleur! clarté! beauté des jours!  
Quand pourrai-je, aux rayons de ta flamme divine,  
Puiser à pleins regards, boire à pleine poitrine?  
Tu me guérirais, toi!... Mais, pauvre serf caché  
Dans l'atelier obscur où je suis attaché,  
Je cours m'ensevelir, dès que l'aube est parue,  
Au fond de mon infecte et ténébreuse rue;  
Et là, le jour entier, grelottant accroupi  
Entre les murs suintants et le ruisseau croupi,  
Les pieds sur un sol gras, je travaille dans l'ombre,  
Aux fumeuses lueurs d'une chandelle sombre;  
Ou si, pour voir le jour, je sors de ma prison,  
Que rencontrent mes yeux, hélas! pour horizon?  
L'étroit ruban de ciel qui là-haut, sur nos têtes,  
Tristement des toits noirs sépare les vieux faîtes!

AMAURY.

Le ciel! l'air! le printemps!... ils ne raniment pas!  
J'ai traîné ce corps froid de climats en climats,  
Sans que votre nature, impuissante ou marâtre,  
Ait rien fait pour mes maux qu'en changer le théâtre,  
Et de ces vains essais je n'ai rien rapporté  
Qu'une douleur de plus, mon incrédulité.

MARCEL.

Soit donc! Mais le repos! le repos! Si la fièvre  
Vous fait claquer les dents et sèche votre lèvre,  
Un lit moelleux reçoit votre corps défaillant;  
Le chien, s'il souffre trop, se couche sur le flanc;  
Moi, brisé de douleur et d'insomnie... à l'œuvre!  
Je succombe? Debout, misérable manœuvre!  
Et je mourrai, quand Dieu de moi prendra pitié,  
Comme un galérien, avec ma chaîne au pied.

AMAURY.

Hélas! combien de fois, dans l'excès de ma peine,  
J'ai crié vers le ciel: Oh! que n'ai-je une chaîne!  
Sauvez-moi de moi-même, ô mon Dieu! donnez-moi  
Un devoir à remplir, un métier, une loi!  
Mais être libre, libre avec un mal sans trêve!  
L'avoir pour seul penser, hélas! et pour seul rêve,  
Être riche de plus, et, dans sa déraison,  
S'élancer en cherchant partout la guérison;  
S'élancer, et trouver devant soi, pour sa perte,  
La terre tout entière à ses désirs ouverte;  
Alors, tremblant, flottant, errant comme les fous,  
Vouloir, ne pas vouloir...

MARCEL.

Eh bien donc, tuez-vous!

La mort vous appartient, la mort comme le reste!

Mais moi, cette existence odieuse et funeste,

J'y suis cloué, rivé... je ne peux pas mourir;

Car, hélas! j'ai deux fils et leur mère à nourrir!

Et lorsque je succombe au mal qui me déchire,

Je m'écrie en mourant: « Tout ce que j'aime expire! »

Le riche quelque temps resta silencieux;

Puis d'une voix plus lente, et sans lever les yeux:



« Marcel, j'ai, comme vous, un enfant, une femme,  
Je vous plains; mais je sais de plus grands maux pour  
Vous m'avez fait pitié, je vais vous faire horreur. [l'âme]  
Regardez de mes mains la hideuse maigreur.  
Regardez mon visage : un fantôme est moins blême;  
Eh bien, il est pourtant une part de moi-même  
Encore plus desséchée et plus morte... mon cœur!  
O Dieu! dit-il, poussant un long cri de douleur,  
Voilà, voilà la plaie, et dix ans de torture  
Ne comptent pas auprès d'une telle blessure!  
Qu'est-ce que d'avoir faim, d'avoir froid? Le corps seul  
Meurt de ces maux : le corps est né pour le linceul;  
Mais l'immortel foyer de toute noble flamme,  
L'âme, l'âme! sentir agoniser son âme!  
Ah! ne vous plaignez pas! vous aimez, vous pleurez;  
Si l'un de vos fils part, vous vous désespérez;  
Lorsque le plus petit en bégayant vous nomme,  
Vous tressaillez de joie, et vous vous sentez homme;  
Moi je ne sens plus rien, je ne tiens plus à rien!  
A force d'avoir fait de moi seul mon seul bien,  
Je ne vois plus que moi dans la nature entière.  
Le dévouement?... Éteint. La tendresse? En poussière.  
Les nœuds les plus sacrés?... Dissous, usés, rompus!  
Mon fils, mon fils! je crois que je ne l'aime plus! »

A ces mots, il s'arrête et sa parole expire;  
Il semble épouvanté de ce qu'il vient de dire :  
Certe, il avait déjà sondé ce noir chaos,  
Mais sans le peindre encore par des mots... les mots,  
Aux spectres de son cœur prêtant corps et visage,  
Il recule effrayé devant sa propre image!

L'ouvrier l'écoutait sans comprendre; soudain,  
Amaury lui versant sa bourse dans la main :  
« Tenez, voilà de l'or, du soleil, de l'ombrage...  
» Tout ce que vous rêvez!

MARCEL.

Quoi! comment?

AMAURY.

Un voyage

Vous sauvera peut-être... Au nom de vos enfants,  
Prenez!

MARCEL.

Cet or... pour moi?

AMAURY.

Pour eux!

MARCEL.

Mais...

AMAURY.

En deux ans,

Vous le regagnerez.

MARCEL.

O mes fils! ô ma femme!

« Vous vivrez! »

Et ce mot fut dit avec tant d'âme

Qu'Amaury, relevant son front moins abattu,

Se dit tout bas : « Je crois que mon cœur a battu. »

Deux mois plus tard, la porte avec fracas ouverte,  
Laisait entrer un homme impétueux, alerte,  
Qui courut se jeter dans les bras d'Amaury.  
En se reconnaissant tous deux poussent un cri :

AMAURY.

Vous!

MARCEL.

Vous? Quel changement!

AMAURY.

Quelle métamorphose!

Que votre teint est clair!

MARCEL.

Le vôtre est presque rose.

AMAURY.

Qui vous a donc guéri?

MARCEL.

Vous et la liberté...

Mais vous, qui vous sauva?

AMAURY.

Vous et la charité.

MARCEL.

Je mourais d'être esclave...

AMAURY.

Et moi, d'être égoïste.

MARCEL.

J'ai respiré, je vis!

AMAURY.

J'ai consolé, j'existe!

MARCEL.

O sauveur de mes fils! ô mon libérateur!

Laissez-moi, jour par jour, vous conter mon bonheur,  
Car le pauvre ouvrier que le ciel vous renvoie  
N'a rien à vous donner qu'un récit de sa joie.

AMAURY.

Oui, parlez!

MARCEL.

Je suis né sur les bords de la mer.

La rêverie... c'était là mon rêve le plus cher;  
Et quand, des mauvais jours secouant la tristesse,  
Mes amis d'atelier parlaient gloire ou richesse,  
Moi, cherchant l'Océan dans les flots bleus de l'air,  
Je berçais mes douleurs de ce seul mot : la mer!

Aussi, quand m'apparut sa belle ligne bleue,  
Quand son bon air salé, m'arrivant d'une lieue,  
Pénétra, vif et pur, dans mon poumon glacé,  
Du haut de la banquette où je m'étais hissé,  
En dépit des rieurs et de la compagnie,  
J'envoyai cent baisers à ma lointaine amie.

AMAURY.

Brave Marcel!

MARCEL.

Voyez, voyez ces bras de fer,

Ces muscles vigoureux; je les dois à la mer.

Le matin, dans ses flots me plongeant corps et tête,

Je savourais son calme, aspirais sa tempête;

Et bercé, renversé, caressé, ballotté,

Je me roulais au sein de son immensité.



A midi, je montais sur la haute falaise  
 Pour pouvoir d'un regard l'embrasser tout à l'aise;  
 A l'heure du reflux, sur son beau sable d'or,  
 Sur ses bancs de rochers, je la cherchais encor,  
 Cueillant à pleines mains ses herbes vernissées,  
 Ses mousses, ses varechs, ses coquilles rosées,  
 Qui conservaient pour moi dans quelque obscur repli,  
 De son beau bruit plaintif le murmure affaibli.

AMAURY en souriant.

Poète!

MARCEL.

Enfin, au ciel quand pointaient les étoiles,  
 Et que sortaient du port les blanchissantes voiles,  
 Je m'élançais en barque avec un vieux pêcheur,  
 Et de la pleine mer aspirant la fraîcheur,  
 Couché sur les filets au fond de la nacelle,  
 Je m'endormais au bruit de sa voix maternelle.  
 Et vous?

AMAURY.

Vous souvient-il de votre mot d'adieu?  
 Ce fut là mon sauveur. Comme la voix de Dieu,  
 Dans mon cœur amolli doucement il pénètre.  
 Ému de votre joie, et tout surpris de l'être :  
 Cherchons d'autres douleurs, tentons d'autres bienfaits,  
 Me dis-je, et cependant chaque pas que je fais  
 Dans l'abîme sans fond de la misère humaine  
 Me remplit contre moi de mépris et de haine.  
 Misérable! pleurer en face de tels pleurs!  
 Nommer tes lâchetés du grand nom de douleurs  
 Auprès de tels martyrs! Allons, sors de toi-même!  
 Plains, au lieu de te plaindre. Aime le pauvre, aime!  
 Tout change. De mon or je compris la valeur  
 En le faisant tomber de ma main dans la leur.  
 Je trouvai, pour calmer leurs longs cris d'anathème,  
 Des mots qui consolaient le consolateur même,  
 Et mon corps, que l'élan de mon âme emportait,  
 Vers la vie avec elle à grands pas remontait.  
 Oui, leurs taudis infects remplissaient ma poitrine  
 D'un air plus sain que l'air de la vague marine;  
 Oui, plus que le soleil, les astres et les cieus,  
 L'éclair reconnaissant qui partait de leurs yeux  
 M'inondait tout entier de lumière et de flamme...  
 Oui, près d'eux je voyais s'ouvrir devant mon âme  
 Un infini plus beau que l'infini du ciel,  
 L'infini de l'amour... Et grâce à vous, Marcel,  
 Retrempé dans les flots d'une pure atmosphère,  
 J'aime, je suis aimé, je renais, je suis père!  
 Ami, courez chercher vos enfants; qu'en mes bras  
 Je les unisse aux miens... courez!

MARCEL.

Ils sont en bas!

E. LEGOUVÉ.

\*\*\* L'Académie française a décerné dans sa séance  
 deux médailles de deux mille cinq cents francs cha-  
 cune :

A M. Alexandre Monnier, pour son ouvrage intitulé :

*Histoire de l'assistance publique dans les temps anciens  
 et modernes;*

A M. Édouard Charton, pour son ouvrage intitulé :  
*Les Voyageurs anciens et modernes.*

Deux médailles de deux mille francs chacune :

A M. Autran, pour son recueil de poésies intitulé : *La  
 vie rurale;*

A M. Hippolyte Rigault, pour son ouvrage intitulé :  
*Histoire de la querelle des anciens et des modernes.*

Deux médailles de mille cinq cents francs chacune :

A M. Lecomte-Delisle, pour son recueil intitulé :  
*Poèmes et poésies;*

A M. Vidaillan, pour son ouvrage intitulé : *Histoire  
 des conseils du roi.*

Le grand prix fondé par le baron Gobert pour le  
 plus éloquent morceau sur l'*Histoire de France* est  
 attribué, quant à la présente année, à l'ouvrage de  
 M. Poirson intitulé : *Histoire du règne de Henri IV.*

Le second prix de la même fondation demeure par-  
 tagé, pour la présente année, entre l'ouvrage de  
 M. Chérueil intitulé : *Histoire de l'administration mo-  
 narchique en France*, etc., et l'ouvrage de M. Th. La-  
 vallée intitulé : *Histoire de la maison de Saint-Cyr.*

Le prix spécial de trois mille francs fondé par feu  
 M. Bordin pour encourager la littérature est décerné,  
 pour la présente année, à l'ouvrage de M. Rosseeuw  
 Saint-Hilaire intitulé : *Histoire d'Espagne.*

La récompense honorifique fondée par feu M. Lam-  
 bert, pour rémunération de travaux littéraires ou se-  
 cours à la famille d'un homme de lettres, a été accordée  
 cette année à madame Louise Colet, qui a obtenu quatre  
 fois le prix de poésie décerné par l'Académie.

Voici maintenant quels sont les prix proposés pour  
 1858 :

L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix de  
 poésie à décerner en 1857 la *Guerre d'Orient*. Ce prix  
 n'ayant pas été décerné, le sujet est remis au concours  
 pour l'année 1858. — Prix, une médaille d'or de deux  
 mille francs.

Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus  
 que jusqu'au 15 mars 1858, terme de rigueur.

#### *Prix d'éloquence pour 1858.*

L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour sujet du  
 prix d'éloquence à décerner en 1858 l'*Éloge de Re-  
 gnard*. — Prix, une médaille d'or de deux mille francs.

Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus  
 que jusqu'au 30 novembre 1857, terme de rigueur.

#### *Prix extraordinaires provenant des libéralités de M. de Montyon.*

L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix à dé-  
 cerner en 1856 la question suivante :

« Décrire le travail des lettres et le progrès des es-  
 prits en France dans la première partie du dix-septième  
 siècle, avant la tragédie du *Cid* et le *Discours* de Des-  
 cartes sur la *Méthode*.



» Rechercher ce que, dans l'érudition, la controverse, l'éloquence, cette époque intermédiaire conservait de l'esprit et des passions du seizième siècle, et ce que, dans le mouvement des idées et de la langue, elle annonçait de nouveau et produisit de mémorable, antérieurement à l'influence de deux génies créateurs.

» Caractériser par des jugements étendus, et d'après des études précises sur la vie et les écrits, ceux des hommes célèbres dans les lettres en général, dans l'Église, dans la magistrature, la politique, qui, poursuivant ou achevant leur carrière à cette époque, soit par de beaux essais d'art, soit par des œuvres savantes, soit par des monuments de la vie active, lettres, mémoires historiques, négociations, discours, ont contribué dès lors à l'avancement de la pensée et de la langue. »

Aucun Mémoire n'ayant été jugé suffisamment digne du prix, la question a été remise au concours pour l'année 1858. — Prix, une médaille d'or de trois mille francs.

Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 30 novembre 1857, terme de rigueur.

L'Académie a proposé pour sujet d'un autre prix à décerner en 1858 la question suivante :

« Étude sur le génie historique et oratoire de Thucydide : faire connaître les caractères de sa composition et de son style par des analyses, par des traductions fidèles et expressives, par des rapprochements avec les historiens anciens et modernes, par l'examen des principaux jugements dont il a été l'objet; apprécier son influence sur plusieurs des grands écrivains de l'antiquité. » — Prix, une médaille d'or de trois mille francs.

Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 4<sup>er</sup> mars 1858, terme de rigueur.

L'Académie propose pour sujet d'un prix qui sera décerné en 1859 un *Lexique de la langue et du style de Corneille, à extraire de l'ensemble complet de ses œuvres*. — Prix, une médaille d'or de quatre mille fr.

Les ouvrages envoyés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 4<sup>er</sup> avril 1859, terme de rigueur.

\*\*\* On nous écrit de Kissingen (Bavière) :

« Lablache se soigne ici et se trouve fort bien de nos eaux. Il a dû néanmoins sacrifier aux exigences de sa santé l'engagement qui l'attachait au théâtre de Saint-Petersbourg pour l'hiver prochain, et renoncer prudemment au voyage de Russie.

» Cette résiliation lui a valu de la part du czar, pendant le séjour que S. M. vient de faire à Kissingen, un souvenir des plus gracieux, que le comte W. d'Adlerberg, ministre de la maison impériale, s'est chargé de remettre au grand artiste. En l'assurant, au nom de son auguste maître, du regret que l'on aurait à la cour de ne plus le voir faire partie de la troupe italienne de Saint-Petersbourg, M. d'Adlerberg a annoncé à Lablache, par lettre ministérielle, « qu'en témoignage

» de sa haute bienveillance et de son estime pour son » éminent talent, l'empereur l'a nommé chanteur de » S. M., et lui a conféré la médaille en or enrichie de » diamants, avec l'inscription : *Pour distinction*. Cette » médaille se porte au cou, avec le ruban de l'ordre de » Saint-André. »

» Toute la colonie de nos baigneurs a applaudi à cette bonne nouvelle, et je m'empresse de vous la transmettre, sûr comme je le suis de l'accueil sympathique que lui feront les amis et les admirateurs si nombreux que Lablache compte à Paris. »

\*\*\* On vient de retrouver à Mayence les débris d'une presse dont Jean Gutenberg s'est servi pour ses premières épreuves. La planche transversale de la presse, sur laquelle glissait le cylindre, est surtout très-bien conservée, et porte le millésime significatif de 1413. Cette presse est actuellement exposée à Stockholm.

\*\*\* Le jardin d'hiver, on le sait, a été acheté par le crédit mobilier. C'est une affaire ajoutée à celle des terrains de la rue de Rivoli. Il paraît qu'une rue va s'ouvrir à la place du jardin d'hiver. On offre, dit-on, au crédit mobilier 500 fr. le mètre de ce terrain, qu'il a payé 150 fr. le mètre.

\*\*\* M. Bazin, qui a été décoré récemment, est un compositeur des plus distingués. On n'a pas oublié les charmantes partitions de *Madelon*, du *Trompette de monsieur le prince*, de l'*Avocat Pathelin*. Cependant c'est comme professeur du Conservatoire, et non pas comme compositeur, que M. Bazin est décoré. Le fait qui a valu à M. Bazin cette distinction mérite d'être rapporté. Depuis quelques années les élèves de sa classe, classe d'harmonie, remportent tous les prix du concours. On a donc cru devoir récompenser un enseignant aussi fécond en heureux résultats.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE : la *Légende de l'homme sans tête*, drame fantastique en cinq actes et douze tableaux, par MM. Édouard Brisebarre et Eugène Nus.

La légende semble être le véritable domaine du drame populaire; elle contient tous les genres d'émotions, elle répond à toutes les exigences de son public; elle a à la fois à son service l'héroïque, le tendre, le pittoresque et le merveilleux; le merveilleux surtout, ce besoin des imaginations naïves; tout le monde ne sent pas la vérité, n'apprécie pas l'observation profonde ou délicate, mais les moins lettrés, les moins intelligents, sont cu-



rieux du surnaturel et excités par l'impossible; les foules ne sont pas des élites, surtout les foules du boulevard du Temple; de là le succès des féeries, les plus niaises comme les plus ingénieuses.

Nous sommes en retard avec le drame de MM. Brisebarre et Eugène Nus, mais leur pièce a tant de représentations assurées devant elle qu'il n'était pas besoin de se presser; la collaboration de ces deux jeunes auteurs, qui a déjà produit les *Pauvres de Paris* et la *Route de Brest*, promettait de l'habileté et une grande entente de l'intérêt scénique; en se développant dans le cadre indéfini du fantastique, cet espoir a été réalisé. La *Légende de l'homme sans tête* est une des pièces les plus émouvantes et les mieux faites que l'Ambigu ou tout autre théâtre de drame ait jouées depuis longtemps. Une légende très-populaire en Allemagne leur a fourni un canevas qu'ils ont su ouvrir avec bonheur. Leurs personnages sont tous nettement frappés, et sont des espèces de types tout d'une pièce, ayant leurs caractères tout à fait tranchés, ce qui sert à l'originalité de l'ensemble; le *seigneur*, le *bourreau*, le *docteur*, l'*étudiant*, ont chacun leur rôle nettement dessiné, sans concessions et sans nuances; ils se meuvent dans l'absolu, et marchent avec une rigueur fatale dans leur voie. Le *docteur*, c'est le savant du moyen âge, doutant de tout, excepté de la science dont il se sert comme d'une redoutable puissance; ayant déjà fait des prodiges, et croyant pouvoir faire des miracles, il cherche un *sujet* pour une expérience qu'il médite, et qui doit, si elle réussit, lui assurer la puissance de rendre la vie à celui qui en a été privé. Une occasion superbe se présente d'essayer son secret. Un jeune homme, vaillant et violent tout ensemble, Lanz, l'*étudiant*, s'est mis dans une mauvaise situation, il a tenté d'enlever à main armée une noble demoiselle, Olivia, qui voyage avec son cousin Walter; l'expédition n'a pas réussi, et Lanz est condamné à avoir la tête tranchée. Les étudiants dont Lanz est le chef ourdissent une sédition populaire pour l'enlever au moment où il marchera au supplice, mais il leur faut mille florins: pas d'argent, pas... d'Allemands; malheureusement Lanz ne possède rien; c'est alors que le *docteur* arrive, offrant les mille florins pour le corps du futur supplicié, Lanz accepte, et l'*étudiant* dévoué porte l'argent à ses amis. L'émeute a lieu, et est impuissante à combattre les soldats qui gardent le condamné; en vain la timide Olivia s'écrie: Grâce! grâce! Au moment fatal, Lanz, entraîné, est remis aux mains du bourreau et décapité devant Olivia, le vindicatif Walter et le docteur, très-intéressé à ce que la justice suive son cours.

Là commence le fantastique; les restes de Lanz, portés chez le savant, y retrouvent la vie; Lanz constate lui-même sa résurrection, et se promet d'en profiter pour arracher Olivia à Walter; en effet, il part pour la Hongrie, et arrive au château du jeune magnat le jour même où il épouse Olivia. Il ne produit pas tout d'abord l'impression à laquelle il s'attendait; Walter, le

sachant mort, croit seulement à une ressemblance extraordinaire, et l'accueille avec courtoisie; il n'en est pas de même d'Olivia: au premier regard elle a reconnu l'audacieux étudiant qu'elle aime malgré elle, et vaincue par une puissance indéfinissable qui plane sur elle et la subjugué par la seule volonté de Lanz, elle lui avoue son amour, et consent à lui appartenir. Alors Lanz provoque le comte Walter en duel, et le tue. Il croit son bonheur assuré, il va épouser Olivia, et conquérir par cette alliance une fortune et une position qui lui manquaient; le mariage a lieu, mais dès le soir des noces l'ombre du comte se dresse entre sa fiancée et son assassin; à partir de ce moment, cette ombre le poursuit partout, et empoisonne son existence; pour se soustraire à cette horrible obsession, il s'empare un jour d'un poignard, et le plonge dans le sein d'Olivia, qui s'élançait vers lui pour le calmer.

Le drame pourrait finir là, cependant nous voyons le malheureux Lanz poursuivi jusqu'en enfer pour expier son crime, et nous assistons à l'exécution que fait une seconde fois de lui un démon, qui lui tranche la tête avec une épée flamboyante, et s'envole dans les champs de l'espace. Lanz sera l'*Homme sans tête* pour l'éternité. Cette punition est bien sévère pour un homme qui a été sans doute violent et passionné jusqu'aux plus graves fautes, mais qui enfin n'est pas un assassin, car il a tué le comte dans un duel.

Cette observation faite, il n'y a que des éloges à donner au reste de la pièce; l'analyse ne peut rendre le mouvement, l'intérêt, ni l'émotion particulière qu'elle inspire ni cette espèce d'atmosphère mystérieuse dans laquelle elle entraîne le spectateur; l'analyse ne peut non plus donner idée de ses effets de scène saisissants, et de la gaieté qui y règne par moments sous l'influence d'un personnage secondaire, Krabb, l'*étudiant* bavard, poltron et gourmand, espèce de Pierrot qui traverse l'action, et s'y lie pour le plus grand plaisir du public.

La pièce est jouée avec mieux que de l'ensemble par Dumaine, Laurent, madame Haquette et le reste de la troupe. C'est un succès très-franc et très-réel, et les impressionnables spectateurs des vacances peuvent aller à l'Ambigu en confiance, ils n'auront jamais frôlé plus agréablement.

MAXIME TERMONT.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché: il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.